

DISCUSIÓN

Intervienen los Profs. G. FRANCESCATO y S. ELIA.

G. FRANCESCATO (Amsterdam): «La proporzione stabilita dal Coseriu, sincronia/diacronia = descrizione/storia è valida solamente se si definisce la «storia» in modo particolare e limitato: la diacronia, infatti, è manifestazione di fenomeni che possono essere studiati solamente esaminando una successione di stati di lingua. La «storia» è altra cosa, così come essa è comunemente intesa nelle ricerche linguistiche; si deve perciò introdurre qui una distinzione, che invalida l'equivalenze diacronia = storia.»

S. ELIA (Lisboa): «Quando se fala em tendência linguística diz muito bem o Prof. Coseriu que a tendência é do falante e não da língua. Todavia a linguística moderna, de carácter estruturalista, estabelece as condições dentro das quais atua o falante. Por exemplo, no caso da Fonologia, pode a simetria do sistema provocar uma tendência, quando leva a peender uma «casa vazia». Nesse caso a tendência é do sistema, da língua, portanto, e não do falante.»

Con relação ao problema da sincronia e diacronia, parece mais prudente restringir, como fazia Saussure, tal distinção à langue, isto é, à norma historicamente realizada, sem prolongá-la ao sistema. Ce noção de sistema é necessariamente sincrónica e já Saussure advertia que não é sistema que evolui e sim os elementos do sistema. Se ha prudência acourelha ino quando ao sistema, a fortiori se manterá igual atitude quando ao tipo linguístico, nível dos estudos linguísticos de que agora o Prof. Coseriu nos dá notícia em sua profunda comunicação.

RESPUESTAS DEL SR. COSERIU.

Al Sr. SÍLVIO ELIA: A linguagem é essencialmente um fenómeno do mundo da liberdade («cultura»), não do mundo da necessidade («natureza»). Portanto não há causas, mas só finalidades da mudança linguística. Há sem dúvida, condições objetivas nas quais os sujeitos falantes *costumam* mudar a língua, mas não há nisso nenhuma necessidade. Assim, também não há uma causalidade interna do desenvolvimento da língua: o sistema e o tipo são possibilidades técnicas, quer dizer, modalidades e padrões, não causas da mudança. Mesmo no caso das «casas vazias» dum sistema fonémico, não há razão nenhuma para admitirmos uma «constrição do sistema». Aliás, no caso de preencher-se uma «casa vazia», só há mudança no sistema realizado, e não no sistema de possibilidades; pelo contrário: trata-se apenas duma aplicação deste sistema. Portanto uma «casa vazia» é uma *possibilidade* de realização dum sistema já existente, não a *causa* desta (eventual) realização. O estruturalismo diacrónico descobriu uma série de condições e modalidades da mudança fónica no entanto, cai no erro de considerá-las como causas.

Al Sr. FRANCESCATO: Infatti, non si tratta di una questione di terminologia, bensì di un modo di concepire la storia. La storia a cui intendevo riferirmi nella mia comunicazione non è né la cosiddetta «storia esterna» (esame dei rapporti della lingua con altri ordini di fatti), né la cosiddetta «grammatica storica» (semplice raccolta e ordinamento di materiali per la storia dello svolgimento storico della lingua. Da questo punto di vista, la descrizione non si oppone come termine

antitetico alla storia, poiché è contenuta in essa (e in questo senso si può persino riproporre l'equazione di Paul, «Sprachwissenschaft ist gleich Sprachgeschichte»). D'altronde, l'antinomia fra sincronia e diacronia non può essere superata se si rimane nell'ambito della concezione e della metodologia saussuriana, se cioè lo stato di lingua si considera come proiezione statica della tecnica linguistica e la diacronia come una congerie di singoli fatti eterogenei. Per questa via si può giungere, appunto, soltanto a una strana storia priva di svolgimento, vista come una serie infinita di «sincronie» statiche. Anche lo strutturalismo diacronico rimane, in fondo, legato a questa concezione, con la sola differenza che cerca di stabilire dei rapporti fra le diverse sincronie. L'antinomia può essere superata solo mediante un ritorno effettivo alla concezione humboldtiana della lingua, ossia metodologicamente, mediante la descrizione della lingua intesa come descrizione di una tecnica aperta (cioè intrinsecamente dinamica) e mediante la storia della lingua intesa come studio dell'attuarci storico di questa tecnica. De Saussure si avvicina peraltro a questa stessa concezione, nel suo bel capitolo sull'analogia, ma non si accorge che il fenomeno dell'analogia implica una negazione, per lo meno parziale, della sua separazione fra sincronia e diacronia. E non se ne accorge anche perché, per lui, tale separazione dovrebbe essere, al tempo stesso, separazione fra la «grammatica» e la «fonetica» (fra tecnica e «materiale»).

oră et ceas, onoare et cinste, speranță et nădejde et d'autres mots synonymes soit identique jusqu'à présent, cette tendance se dessine moins que le néologisme est en train de remplacer le mot ancien populaire complètement comme on peut l'observer dans les sphères abstraites savantes. Dans une langue littéraire aussi riche et variée que la langue roumaine moderne il y a tant de différents styles avec des possibilités lexicales très nombreuses que le principe de l'économie y compte moins.

WERNER BAHNER

DISCUSIÓN

Intervienen los Profs.: COSERIU, GECKELER y MÜLLER.

Prof. E. COSERIU (Tübingen): «En ce qui concerne le rapport entre «néologismes» et mots anciens dans le roumain actuel, il faut se garder de considérer comme «usuel» tout ce qui est plus ancien. Ainsi, *prilej* et *a tăgădui* ne sont pas, à l'heure actuelle, plus usuels que *ocazie* et *a nega*. A mon sens, c'est plutôt le contraire qui est vrai. En effet, *prilej* et *a tăgădui* ne sont pas des mots généraux et proprement populaires: par ex., dans le langage populaire de la Moldavie supérieure, on dirait plutôt, pour *a avea prilejul* - *a putea*, *a avea cînd* (ou *cum*), etc., et pour *a tăgădui*, simplement *a zice* (*a spune*) *că nu*. Même *slobod* ne me paraît pas plus usuel que *liber* (sauf dans le sens de 'non attaché, détaché', appliqué surtout aux animaux domestiques). En effet, les néologismes d'origine (néo-)latine ont très souvent remplacé en roumain des mots qui étaient à leur tour des «néologismes»: des termes surtout techniques ou d'emploi limité, qui, en réalité, n'ont jamais appartenu au fonds général et populaire de la langue. C'est le cas de la plupart des mots d'origine néogrecque ou turque, mais c'est aussi le cas de beaucoup de slavismes, et aussi de certains mots d'origine hongroise, etc. Le mot *divorț* ne saurait être considéré simplement comme emprunté au français; l'italien ou le latin y doivent être pour quelque chose, sinon la forme en serait *divors* (cf., par ex., *a avansa* < fr. *avancer*, en face de *a anunța*).—Le verbe *a pîri* ne me paraît pas rare; en outre, il est aujourd'hui sémantiquement différent de *a denunța*, *a acuza*. Aussi ne me paraît-il pas que *amor* et *amorezat* soient courants dans la poésie populaire proprement dite: ils se trouvent plutôt dans la poésie et dans les chansons des faubourgs de certaines villes.»

Prof. HORST GECKELER (Tübingen): «Mon intervention, sous forme d'une question posée au conférencier, porte sur un détail qui se situe peut-être en marge du sujet traité. Il s'agit simplement d'une précision d'ordre terminologique puisque un groupe de linguistes de ce congrès même a abordé de nouveau le problème de la possibilité de l'unification de la terminologie linguistique. Dans son exposé l'auteur de cette communication a employé à plusieurs reprises le terme de "champ onomastique". Dans quelle mesure ce terme recouvre-t-il le phénomène linguistique qu'on désigne habituellement par "champ sémantique" ou "champ lexical"?»

Prof. CHARLES MÜLLER (Strasbourg): «M. BAHNER a-t-il eu la possibilité de consulter le récent *Frequency Dictionary of Rumanian Words*, de A. JUILLAND? Cet ouvrage, qui donne la fréquence des mots dans les séries de textes de catégories stylistiques différentes, pourrait servir à vérifier des conclusions sur les néologismes.»

à un autre niveau de développement. Du point de vue du système de composition nominale ce nouveau type ne fait que doubler le type *timbre-poste*.

Quant à *timbre-poste* auquel on peut assimiler le type *rue Racine*, il constitue un raccourci commode et a de fortes chances de s'imposer²³, au dépens des types à complément prépositionnel *nom + à + nom* de faible productivité, et aussi *nom + de + nom*. L'avenir montrera l'issue de la lutte.

Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir démontré l'avantage qu'il y a à ne considérer le développement des procédés de formation des mots que sur le fond du système dans lequel ils s'encadrent et qu'ils influencent.

HALINA LEVICKA

²³ Cf. sur l'expansion de ce type. J. MARZOUZEAU, «Les substantifs agglutinés», dans *Notre Langue*, pp. 150 ss.

DISCUSIÓN

Intervienen los Profs: COSERIU, GECKELER y MÜLLER.

Prof. E. COSERIU (Tübingen): J'ai trois observations à faire à propos de la belle communication de Mme. Lewicka: 1) Il vaut la peine de rappeler que les transformations, précisément en ce qui concerne le lexique (dérivation) ne constituent pas une découverte théorique ou une innovation méthodologique de M. N. Chomsky: une théorie «transformationnelle», pour ce domaine —et je sais bien que Mme. Lewicka ne l'ignore pas— a été formulée il y a longtemps par W. Porzig (1930) et par M. J. Kurylowicz (1936 et 1948). 2) Mme. Lewicka a bien délimité les différents systèmes de dérivation qu'on constate dans l'histoire du français. en ce qui concerne les noms d'action. Mais, pour parvenir à une histoire vraiment structurale, il faudrait poursuivre la recherche et montrer, au moyen de la commutation et des transformations (qui, jusqu'à un certain point, ne sont qu'une forme particulière de la commutation), quelles ont été chaque fois les oppositions fonctionnelles entre les différents procédés dérivatifs. Quel est, par ex., le status fonctionnel de *-aison*, *-ance*, *-ée*, *-is*, *-ment*, etc. en ancien français? S'agit-il de variantes matérielles qui correspondent au même contenu, ou de termes sémantiquement oppositifs? Le nombre des suffixes correspond-il au nombre des fonctions impliquées? Et, si ce n'est pas le cas, quelles sont les fonctions identifiables en tant que telles et quelles sont les variantes d'expression qui correspondent à chaque fonction? Ensuite, quelles sont les limites exactes de la distribution de ces dernières dans la norme de la langue? Aussi faudrait-il montrer de quelle façon chaque système s'est développé en partant des possibilités données dans le système immédiatement antérieur. 3) La composition du type déterminant + déterminé —même en laissant de côté des formations telles que *autoroute*, *auto-école*— se trouve aussi en dehors du domaine du commerce et de la publicité; ainsi: *Paris-Journal* et, même, *Grammaire-Club*.

Prof. HORST GECKELER (Tübingen): «Je me permets d'ajouter une indication d'ordre bibliographique qui concerne de façon directe le sujet traité et dont l'auteur de la communication ne peut pas encore avoir connaissance.

Il s'agit de la thèse de M. CHRISTINE ROHRER qui a été soutenue à l'Université de Tübingen au mois de juillet 1965. Cette thèse, rédigée sous la direction de M. EUGENIO COSERIU, traite les différents types de la composition en français moderne. Les réflexions théoriques et la richesse des exemples font de cette thèse un apport précieux pour des études ultérieures sur la formation des mots en français moderne. Cette thèse va être publiée dans un proche avenir.»

Prof. CHARLES MÜLLER (Strasbourg): «Je me permets de signaler à Mme. LEWICKA qu'un de mes collègues strasbourgeois, M. GEORGES MERK, a entrepris une recherche sur l'histoire du suffixe *-aison* / *-oison*, dont les résultats seront sans doute publiés en 1966.»

DISCUSIÓN

Intervienen los Profs.: AHOKAS, COSERIU, LAGO ALONSO y MÜLLER.

Prof. JAAKO AHOKAS (Bloomington): «Je pose le problème du langage populaire, de sa définition et de son inclusion dans les dictionnaires. Il faut d'abord définir les termes «peuple» et «populaire» sur lesquels les folkloristes et les ethnographes ne s'accordent d'ailleurs pas. Sans parler de «peuple», on peut constater que «populaire»; on pourrait dire en français «déchets culturels» à propos de traditions populaires, disant qu'elles ne représentent que le reflet de la culture aristocratique et érudite d'il y a deux-trois siècles. D'autre part, il y a des chercheurs qui soutiennent que le peuple s'a créé lui-même une culture indépendante.

Sur le plan linguistique, le problème consisterait à décider si le langage populaire est du français littéraire parlé par des personnes ignorantes ou si c'est un autre niveau du français.

Pour ce qu'est des sources du langage populaire, il y a lieu de tenir compte du fait que le langage que l'on trouve chez certains auteurs, je cite, par exemple, CÉLINE ou CHRISTINE RODEFORT— n'est pas un langage populaire authentique mais une convention littéraire. Le moyen d'obtenir des exemples du langage populaire authentique serait de procéder à une enquête en choisissant un échantillon représentatif à la manière des sociologues et en recueillant le parler des individus qui le composent. Je ne sais si un tel essai a été tenté, et, même s'il était fait, il resterait à savoir jusqu'à quel point il en faudrait inclure les résultats dans les dictionnaires courants.»

Prof. E. COSERIU (Tübingen): «M. REY fait bien de mettre en garde une fois de plus contre la conception naïve, et très répandue, selon laquelle le lexique ne serait qu'une nomenclature pour une structuration universelle et déjà donnée de la réalité. Mais peut-on vraiment considérer cette conception comme «un reste d'aristotélisme»? ARISTOTE (*De interpretatione*) affirme, en effet, l'universalité de l'expérience objective; à propos des signes linguistiques il dit, pourtant, qu'ils sont *κατά συνθήκην*, c'est-à-dire, établis historiquement. Je ne vois pas de raison pour croire qu'il n'envisage par là que le côté matériel des signes. A propos de couches de la langue, il convient de préciser qu'il existe aussi un 'langage populaire de la littérature', c'est-à-dire, un langage employé dans la littérature pour imiter le langage populaire et qui, assez souvent, ne coïncide pas avec le langage populaire authentique; cf. la distinction de M. RIFFATERRE entre "substandard speech" et "mimetic written norm" (*Word*, 15). Ainsi, dans la littérature hispano-américaine, le "lenguaje gauchesco" est en réalité un 'langage populaire de la littérature'. En ce qui concerne les rapports diachroniques entre les termes homophones à étymologie identique, il faut toujours se demander s'il ne s'agit pas d'une fausse diachronie, supposée par le lexicographe, c'est-à-dire, si, du point de vue de la langue considérée, il ne s'agirait pas plutôt d'une signification unitaire. Je me permets de rappeler à cet égard l'important article de M. BENVENISTE, 'Problèmes sémantiques de la reconstruction' (*Word*, 10).»

Prof. JULIO LAGO ALONSO (Burgos): «Profite de la présence physique dans la salle de M. ROBERT.

Il suscite un problème qui lui taquine, c'est l'expression espagnole: "*tener boca de parpañeta*" = tener boca de hucha, quand la bouche a laissé tomber ses dents, chez la personne qui parle avec difficulté.

Gor, il y a une ancienne monnaie grecque de peu de valeur: it. *parpainola*, pg. *parpanha*, Ciudad Rodrigo, *parpaña*, cela fait penser à la tire-lire, à l'allemand *sparen*, et par conséquent à e'parguer et peut-être, au mot d'argot «parne» tener parné. Existe-il dans d'autres langues, une expression semblable, dans les autres langues romanes pour indiquer l'absence de dents?

Effectivement, on dit en français "une bouche en tire-lire"»

Prof. CHARLES MÜLLER (Strasbourg): «L'exposé de M. REY est d'un tel intérêt non seulement scientifique, mais aussi pratique, qu'il faut souhaiter que sa publication ne se fasse pas attendre trop longtemps: les problèmes qu'il a soulevés, et traités si heureusement, intéressent non seulement le lexicographe, mais tous les lexicologues, et particulièrement les statisticiens du langage.

Une question: M. REY établit-il un rapport entre l'admission, dans le relevé des unités (la «nomenclature») de nombreux syntagmes (type «chaise longue») et la séparation des unités polysémiques (type «argent»)? La première opération postule une révision des traditions lexicographiques qui, en synchronie, est indispensable et satisfaisante, encore qu'il soit souvent difficile de savoir où s'arrêter. La seconde est beaucoup plus délicate, et ses limites sont à peu près indéfinissables. En fait, les dictionnaires n'enregistrent guère les ruptures sémantiques (type «voler») que quand elles sont antérieures à l'apparition des lexicographes, et ils présentent sous une même entrée les polysémies les plus évidentes. La question est de savoir si l'on peut à la fois se montrer hardi en matière de syntagmes, et prudent en matière de polysémie tendant à l'homonymie.»

tale entre *le fond et la forme*, elle est universellement acceptée, dans la science de la littérature comme en linguistique, et par toutes les écoles de celle-ci; mais les deux notions sont différemment nommées: on les appelle aussi *contenu* et *expression*, par exemple, ou *plérématique* et *cénématique*. Souvent ce luxe terminologique ne fait qu'ajouter au plaisir qu'on éprouve à se familiariser avec une optique nouvelle; mais parfois il peut être bien gênant, comme lorsque, dans un d'ailleurs excellent ouvrage théorique paru à Paris en 1963 (JEAN MOUNIN, *Les problèmes théoriques de la traduction*), *forme* et *expression* sont synonymes dans une partie du livre, tandis que dans l'autre on distingue entre la *forme* de l'expression et celle du contenu.

Autre exemple qui intéresse lui aussi les spécialistes de la littérature aussi bien que les linguistes: le mot *symbole* a des sens très différents dans les différentes écoles linguistiques, signifiant tantôt la manifestation purement physique d'un signe, tantôt un contenu extra-linguistique et tantôt les deux à la fois. Serait-il possible d'en recommander un emploi déterminé dans un groupe de linguistes pour lesquels le choix de l'un ou de l'autre de ces trois sens serait indifférent?

Bien entendu aucun comité, aucun organe ne doit proscrire des termes ni en imposer d'autres; toute liberté doit être laissée aux chercheurs de créer les termes qui leur semblent refléter de la manière la plus adéquate leurs théories; mais ne serait-ce pas un avantage pratique et surtout pédagogique que de se mettre d'accord pour nommer de la même façon les mêmes objets si on a la même conception de leur nature?

Une terminologie est un ensemble plus ou moins cohérent d'*expressions* ayant comme *contenu* les faits de langue, en d'autres mots: c'est une métalangue.

Une métalangue est créée principalement d'une des trois manières différentes que je vais mentionner.

Elle s'établit souvent au hasard de l'histoire, ou, si l'on veut: on la laisse s'établir ainsi, et on conserve les expressions une fois créées en modifiant leurs contenus conformément aux conceptions ayant cours à l'époque en question.

C'est là, on le sait, le cas de la nomenclature scolaire de nos pays.

Une terminologie de cette espèce jouit de plusieurs avantages

considérables par rapport à celles qui sont créées de façon plus artificielle et consciente: tous les usagers la connaissent bien et la manient avec aisance et souplesse, tout en observant une certaine réserve en ce qui concerne les contenus des termes: ceux-ci ils ne les prennent pas toujours trop au sérieux, sachant bien que *ce ne sont pas des termes scientifiques au sens strict de ce mot*, mais plutôt une espèce de jargon de métier dans lequel les sens ne sont pas trop rigides, ni trop précis: on dit *préposition* même en parlant de celles qui sont *postposées*; l'*adverbe* ne modifie pas seulement un *verbe*, mais aussi un *nom*; "le *conditionnel*... sert très souvent à évoquer des choses qui ne sont soumises à aucune condition" (R. L. WAGNER - J. PINCHON, *Grammaire fr.* Ed. Hachette, 1962, § 445, Rem.); la forme du *présent* s'applique souvent à l'avenir, et ainsi de suite.

Une deuxième façon dont on pourrait —dans une certaine mesure du moins— créer une métalangue linguistique, serait celle qu'à préconisée HJELMSLEV, sans, cependant, estimer le temps venu pour la réaliser: ce serait une métalangue ayant la forme de formules ressemblant à celles des mathématiques, une espèce d'algèbre de la linguistique n'indiquant que des rapports et absolument "non-committal", "non compromettante" (H. BONNARD, "Propositions pour une nomenclature scolaire réformée", dans *Le français moderne*, 1965, N.° 3, p. 161 et suiv.) en ce qui concerne la nature essentielle des éléments auxquels elle s'appliquerait.

On sait l'inconvénient qui est inhérent à de telles formules: elles peuvent se lire —quelquefois à peine, d'ailleurs— mais elles ne peuvent se dire ni être traduites en mots et en phrases compréhensibles, qu'avec de grandes difficultés. Et, du moins en l'état actuel de notre science, elles intéressent davantage par la curiosité qu'inspire l'expérience qu'elles représentent que par la valeur des informations qu'elles fournissent. On a déjà vu (par exemple dans un ouvrage sur l'espagnol par M. SOL SAPORTA) des travaux de ce genre qui, à l'heure actuelle, ne doivent guère pouvoir être étudiés que par les initiés de quelque club local ou régional. Pour que soit possible une diffusion plus large, il faut une terminologie de *mots*, et pouvant être utilisée non seulement par des spécialistes savants. Avec l'importance rapidement croissante des connaissances scientifiques des phénomènes linguistiques dans une civilisation qui est en train de prendre conscience, plus profondément que jamais,

DISCUSIÓN

Intervienen los Profs. E. COSERIU y L. GESCHIERE.

E. COSERIU (Tübingen): Je suis, en général, d'accord avec M. SPENCE, en ce qui concerne la critique qu'il a faite des thèses de M. GUIRAUD. Aussi est-il exact que l'opposition *actuel-virtuel* n'a rien à voir avec les distinctions non-linguistiques *existant-inexistant, réel-irréel*. Toutefois, cela ne saurait nous amener à repousser l'opposition *actuel-virtuel* en tant que telle, ni à nier que l'actualisation soit la fonction propre et spécifique de l'article. Du reste, la distinction *actuel-virtuel* (objet-concept, «étant»-«être») n'est aucunement obscure, ni mal définie. Son sens logique a été parfaitement établi, il y a longtemps déjà, par GOTTLOB FREGE (*Über Begriff und Gegenstand*, 1892). Mais il faut tenir compte, naturellement, du fait que l'opposition linguistique qui y correspond, et qui est manifestée par l'article, est, normalement, inclusive (neutralisable). J'observe en outre qu'on ne doit pas confondre «l'objet en général» (*ens rationis*) avec la notion (le virtuel). L'*ens rationis* n'est pas moins actuel qu'un objet individualisé. Ainsi, dans la phrase *Le chien est le plus fidèle ami de l'homme*, «le chien» est un objet, quoiqu'un «objet en général»: en effet, ce n'est pas le chien virtuel, la notion de 'chien', qui est l'ami de l'homme. Du reste, un virtuel ne peut pas constituer le sujet d'une proposition. Je me permets de renvoyer à mon article «Détermination y entorno» (*Romanistisches Jahrbuch*, 7), où j'ai traité les différents problèmes de l'actualisation nominale.

L. GESCHIERE (Amsterdam): Si l'on part de la distinction saussurienne entre *virtuel* et *actuel*, il paraît en effet difficile d'appliquer cette opposition à un texte donné notamment, dans le cas qui nous occupe, à la Chanson de Roland d'Oxford. On croirait donc que M. GUIRAUD attache aux termes *virtuel* et *actuel* un sens différent. Est-ce que M. SPENCE, qui s'est penché avec beaucoup d'attention sur les travaux de M. GUIRAUD, pourrait nous renseigner là-dessus?

DE LA CUARTA CATEGORÍA MORFOLÓGICA DEL SUSTANTIVO: LA PERSONA

1. Es cosa muy conocida por todos el que los problemas de lengua preocuparon a los sabios desde tiempos muy antiguos¹. El estudio de sus fenómenos durante muchos siglos ha concluido en la constitución del *arte gramatical* —como le llamaban los antiguos griegos²—, el cual puso las bases de la propia gramática. Estas bases fueron tan sólidas, que después de más de veinte siglos permanecen todavía en pie.

Y sin embargo, si en sus líneas generales las definiciones, las clasificaciones, los datos, etc., transmitidos quedan válidos hoy aún, hay hechos que necesitan ser examinados nuevamente y solucionados de modo más adecuado con la realidad propia.

De uno de estos hechos queremos ocuparnos en esta comunicación³.

2. Al presentar el sustantivo, las gramáticas, tanto de las lenguas antiguas, como las de las modernas⁴, le conceden comúnmente tres categorías morfológicas: el género, el número, el caso, pero no *la persona*.

La persona es atribuida solamente al pronombre y al verbo. Según las definiciones tradicionales, "Pronumele este partea de vorbire care se declină și ține locul unui nume" (Academia R. P. R., *Gramatica limbii române*, ed. 1963, v. I, p. 135), o "Si chiama *pronome* quella voce declinabile che serve a indicare semplicemente il nome sostantivo, e spesso ne tiene le veci nel discorso" (R. FORNACIARI, *Gramática italiana dell'uso moderno*, p. 116), o aún, para

¹ En la India desde el siglo XVIII a. e. n.

² Ver, por ejemplo, a DIONISIO TRACIO, del siglo II a. e. n., con su Τέχνη Γραμματική.

³ Cf. el título.

⁴ Inútil citar autores y títulos.

par cela même la langue mère peut être taxée de conservatisme, en toute objectivité. (Elle y remédie quelquefois... Ainsi, dans ses *Éléments de linguistique romane*, BOURCIEZ attirait l'attention sur un néologisme du français du Canada, *poster une lettre* au lieu de *mettre une lettre à la poste*. De nos jours ce néologisme est courant en France).

Dans le cadre des langues romanes un facteur spécial vient troubler notre concept du conservatisme. Il s'agit de ce que M. GOUGENHEIM a appelé, en parlant du français en particulier, de la relatinisation⁴. Tous les lexiques ayant subi peu ou prou l'influence dite 'savante' du latin, il s'ensuit que le jeu normal de l'usure phonétique s'en trouve faussé. Soit le mot *occasionem* qui devient en vieux français *ochaison* (*achaison*), forme qui a été évincé par *occasion*, calquée sur le latin. Comme la relatinisation a frappé des centaines sinon des milliers de vocables, l'aspect même de la langue en a été modifié, de sorte que pour un lecteur de nos jours il semble qu'une page de français moderne soit en quelque sorte plus proche du latin par son vocabulaire que ne l'est une page de français médiéval à l'état 'pur'. Dans quelle catégorie, cependant, faudrait-il ranger les formes savantes telles qu'*occasion* qui ont remplacé ou modifié tant de mots médiévaux? Sont-ce des néologismes ou bien — compte tenu de leur aspect latin sur la page écrite — des vocables conservateurs? Le problème est encore plus difficile à résoudre en espagnol et en italien, où la création savante diffère moins qu'en français de la forme populaire. S'il convient de considérer de tels vocables comme des cas de conservatisme linguistique il s'agit en l'occurrence de ce que l'on pourrait appeler un conservatisme forcé et artificiel, et c'est là un principe qui ne saurait s'appliquer à des langues non-romanes, dans lesquelles les emprunts latins sont venus se greffer sur un vocabulaire indigène où ils font figure, purement et simplement, de néologismes.

BRIAN FOSTER

University of Southampton.

⁴ *Annales de l'Université de Paris* (29^e année), 1959, pp. 5-19. «La relatinisation du vocabulaire français».

DISCUSIÓN

Interviene el Prof. E. COSERIU.

E. COSERIU (Tübingen).—Il convient de rappeler, à propos des problèmes traités par M. FOSTER, la distinction entre «archaïsme» et «conservation», formulée par M. G. BONFANTE (*Studi Baltici*, 5). Aussi n'oubliera-t-on pas les procédés employés par BARTOLI pour établir le caractère conservateur ou innovateur d'une langue, à une époque donnée de son histoire.

DISCUSIÓN

Interviene el Profesor E. COSERIU.

E. COSERIU (Tübingen): Toutes les périphrases espagnoles avec *coger*, *tomar* et roumaines avec *a lua* n'expriment pas «l'idée de commencement». Elles sont ingressive si le verbe sémantiquement principal est subordonné à l'auxiliaire (type *coger a*), mais en construction coordonnée (type *cojo y escribo*, *iau și scriu*) elles soulignent la globalité de l'action. D'autre part, ce n'est pas un parallélisme limité à l'espagnol et au roumain: le type ingressif se trouve dans toutes les langues romanes; le type global est espagnol, portugais, italien, sarde et roumain.

ALGUNAS OBSERVACIONES SOBRE LA EXPRESIÓN DEL FUTURO EN ESPAÑOL

1.1. Pretendemos en este pequeño trabajo poner en relieve distintos recursos de que se ha servido el idioma español para expresar la noción de futuro, observar la importancia relativa de cada uno de ellos y determinar las tendencias actuales del idioma.

Es ésta una investigación esencialmente descriptiva.

1.2. Para lograr las finalidades señaladas hemos escogido como objeto de nuestro estudio algunas obras dramáticas que nos servirán como muestras representativas.

Obras dramáticas, porque este género es el que, en principio, más se aproxima al lenguaje conversacional.

Hemos hecho tres cortes en el desarrollo de la lengua española.

El primero corresponde al siglo xvii. Analizamos allí:

a) Los entremeses cervantinos (publicados en el año 1616): *El juez de los divorcios*, *La elección de los alcaldes de Daganzo*, *La guarda cuidadosa*, *El vizcaíno fingido*, *El retablo de las maravillas*, *La cueva de Salamanca*, *El viejo zeloso*, y *El rufián viudo*, llamado *Trampagos*¹.

b) Dos comedias de LOPE DE VEGA: *El remedio en la desdicha* y *El mejor alcalde, el rey*².

La segunda muestra es del siglo xix: dos comedias de BRETÓN

¹ CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Obras Completas*, tomo IV, Madrid, Imprenta de Bernardo Rodríguez, 1918, 248 pp.

² VEGA, Félix Lope de, *Comedias*, I, Madrid, Espasa-Calpe, 273 pp.

La fecha de composición de estas obras no está aún bien precisada. Por ejemplo, MORLEY y BRUERTON (*Chronology*. Vid. Bibliografía) fechan *El remedio en la desdicha* «no after 1602» y *El mejor alcalde, el rey* entre los años 1620 y 1623. Por su parte, HÁBEL (*Lope de Vegas Jugenddramen*) coincide con ambos en la fecha del primer drama: «antes de 1603», pero piensa que el segundo es producto de los últimos años del poeta, es decir, alrededor de 1635.

DISCUSIÓN

Interviene el Profesor E. COSERIU:

E. COSERIU (Tübingen): Es, por cierto, muy interesante establecer coincidencias fraseológicas entre el español y el rumano. Pero hay que tener mucho cuidado para no considerar como coincidencias las que no lo son y para no considerar como coincidencias exclusivas modismos que se encuentran también en el resto de la Rumania. Ahora bien, en algunos casos, los giros aducidos por la autora de la comunicación no constituyen coincidencias, ya que no significan lo mismo en las dos lenguas así, esp. *andar por los X años* (en realidad, rum. 'a avea vreo X ani') no corresponde a rum. *a merge pe X ani* (esp. 'ir a cumplir X años'). En otros casos —la mayoría—, los paralelismos aducidos no son exclusivos y, precisamente, no faltan 'en los idiomas románicos de las áreas centrales'. Así, para limitarme a una sola de las lenguas no tenidas en cuenta por la autora, *no tener ni pie ni cabeza, traer por los cabellos, ponerse al trabajo*, tienen sus correspondientes en italiano (*non avere né capo né piedi, tirare per i capelli, mettersi al lavoro*). En varios casos, la coincidencia del rumano con el italiano es, inclusive, mayor que con el español. Así, rum. *a nu avea nici cap nici picioare* corresponde *exactamente* al giro italiano, mientras que el giro español difiere de ambos por el orden de las palabras y por el número de *pie*. Lo mismo cabe decir de rum. *a trage de păr*, puesto que esp. *traer* no corresponde semánticamente a rum. *a trage*, sino a rum. *a aduce*; y también de rum. *a se pune pe muncă* (cf. fr. *se mettre au travail!*), donde la expresión española usual —que, además, no es un «modismo», sino una perífrasis verbal— es más bien *ponerse a trabajar* (rum. propiamente, *a se pune pe muncă* o *pe lucrat*).

Decimosexta Parte

LEXICOGRAFÍA Y LEXICOLOGÍA ESPAÑOLAS